



HAL
open science

**Eugène Enriquez (dir.), L'arrogance. Un mode de
domination néo-libéral**

Pascal Fugier

► **To cite this version:**

Pascal Fugier. Eugène Enriquez (dir.), L'arrogance. Un mode de domination néo-libéral . 2016.
halshs-01683432

HAL Id: halshs-01683432

<https://shs.hal.science/halshs-01683432v1>

Submitted on 13 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fugier, P. (2016). « Eugène Enriquez (dir.), L'arrogance. Un mode de domination néo-libéral ». *Nouvelle revue de psychosociologie*, 22 (2), p. 215-218.

Cet ouvrage collectif, dirigé par Eugène Enriquez, résulte d'un *workshop* organisé sur le thème de l'arrogance par Yves Déloye et Claudine Haroche. Le questionnement général qui traverse les chapitres concerne l'arrogance comme mode de domination néo-libéral. Pour cela, l'ouvrage se décline en trois parties : la première met en perspective l'historicité de l'arrogance et souligne la pluralité et la transformation de ses formes et figures ; la deuxième traite de son institutionnalisation, en particulier de ses effets à l'échelle des groupes et des organisations ; la troisième aborde plus frontalement l'intensification de l'arrogance induite par le néo-libéralisme. Les seize chercheurs qui contribuent à cet ouvrage proviennent d'horizons disciplinaires divers (droit, histoire, psychanalyse, sociologie...) et leurs appartenances institutionnelles respectives font dialoguer la France et le Brésil. Il en résulte un ouvrage dense dans lequel les auteurs s'emploient à dégager toute la complexité de cet objet de recherche. Il permet à ses lecteurs de s'armer, tant empiriquement que conceptuellement, face aux attitudes arrogantes qui apparaissent comme un des symptômes de nos sociétés hypermodernes.

Nous ne reviendrons pas dans le détail sur chacune des contributions, mais souhaitons plutôt dégager les éléments de problématisation qui nous paraissent les plus significatifs et partagés par leurs auteurs. Concernant tout d'abord la définition de l'objet, à l'encontre d'une conception substantialiste de la notion, tous insistent sur le caractère relationnel de l'arrogance. Cette dernière s'appréhende dans le cadre d'interactions dans lesquelles un individu (ou un groupe) s'octroie de façon illégitime une position dominante sur autrui et revendique de façon ostentatoire sa supériorité absolue, dont il use et abuse pour avoir une emprise sur autrui, le rabaisser, le nier, voire l'annihiler.

Ce faisant, l'arrogance pourrait sembler incompatible avec les régimes politiques démocratiques fondés sur la liberté et l'égalité de droit de tous les citoyens. Or, non seulement la prolifération d'attitudes arrogantes revendiquées (comme le style « bling-bling ») dérogent ou nient de tels principes mais, comme le remarque

Geneviève Koubi, les États démocratiques ne sont pas exempts d'actes d'arrogance compte tenu du fait que, comme pouvoir institué, leurs organes d'autorité et gouvernants disposent d'un « droit à l'arrogance » et d'une certaine immunité juridictionnelle.

Qualificatif d'une attitude, d'une personnalité ou encore d'une culture, l'arrogance se décline en de multiples formes et figures, de même qu'elle se déploie dans plusieurs mondes sociaux. Parmi les exemples les plus cités, le racisme et le colonialisme, situations dans lesquelles l'attitude arrogante est érigée en politique de domination et d'exploitation (voir en particulier les chapitres d'Yves Déloye et de Maria Stella Bresciani) et s'imisce dans le discours et les dispositifs juridiques (par exemple, dans le droit colonial étudié par Marion Brepohl).

Le monde du travail constitue un autre terrain fréquemment investigué par les auteurs. L'arrogance s'y trouve liée aux excès du capitalisme mondialisé et de l'idéologie néo-libérale, à l'instar du regard critique que Jean-Michel Saussois et Danièle Linhart portent respectivement sur les situations monopolistiques des firmes multinationales et l'arrogance managériale. Le socle idéologique du néo-libéralisme est, lui, notamment approché à travers l'analyse de sa discipline de référence : l'économie. Les contributions d'Olivier Favereau et d'Eugène Enriquez soulignent l'arrogance de l'économie *mainstream*, le déni et le rejet qu'opèrent ses tenants à l'égard des courants jugés hétérodoxes (tel celui représenté par les économistes atterrés) ainsi que d'autres sciences humaines (en particulier la sociologie), tandis que les discours de sens commun qui osent ne pas s'aligner sur les positions des spécialistes de l'économie « standard » sont d'office disqualifiés.

Dans le chapitre qu'il consacre à l'arrogance dans les groupes, Eugène Enriquez entreprend une problématisation multiple de l'arrogance qui atteste l'intérêt d'emprunter un regard interdisciplinaire sur un tel objet. Il distingue ses sources psychologiques – en particulier le non-renoncement aux fantasmes d'omnipotence et de toute-puissance qui apparaissent chez *l'infans* –, ses sources anthropologiques – l'être humain est défini (p. 123-124) comme un « être de l'excès » qui a pour « horizon la perte, la dépense, la ruine, l'orgie, le manque » – et ses sources socio-historiques – en l'occurrence une stratification sociale hiérarchique qui repose sur la valorisation et le pouvoir de l'argent et où se

trouvent renforcés les inégalités sociales et les rapports sociaux d'exploitation. La thèse marxiste du fétichisme de la marchandise, appliquée au monde de la culture par Simmel, montre combien la production et la consommation des objets sont désormais régies par l'excès, l'illimité et font obstacle aux processus de subjectivation : la quête éperdue d'objets ne constitue pas une quête de sens mais génère plutôt une montée de l'insignifiance (cf. le chapitre de Jacy Alves de Seixas). On peut aussi se référer à la contribution de Geneviève Koubi qui présente le sentiment d'arrogance comme une forme culturelle que suscitent la quête de profit et la logique capitaliste d'accumulation de biens. Par ailleurs, dans le prolongement des travaux de Nicole Aubert (2003, 2004), d'Harmut Rosa (2010) et de Claudine Haroche (2012), la valorisation de l'arrogance est resituée au sein des rapports au temps et à l'espace qu'induisent l'idéologie néo-libérale et l'accélération incessante de l'accumulation et de la vitesse de rotation du capital. Comme le souligne Geneviève Koubi, l'arrogance investit l'espace-temps du visible, prédominant dans nos sociétés engluées dans le présent que favorisent notamment les nouvelles technologies et la structuration du territoire (voir la contribution de Myriam Bahia Lopes qui met en lien l'usage de la vue et l'espace des villes). Anne-Vincent Buffault évoque, quant à elle, l'arrogance de l'immédiateté qu'exerce la pression des médias, qui exigent des intellectuels des analyses immédiates, faites « sur-le-champ » – témoin de leur capacité à « dire tout, tout de suite ». Or, le « narcissisme de l'image » que valorise notre société « hypercommunicante » nourrit l'arrogance (p. 209-210). La référence à Roland Barthes et à son désir de créer des « espaces de décélération, de suspension des arrogances » (p. 211), au bénéfice des rêveries et de la sensibilité, sonne alors comme un manifeste.

La contribution d'Eugène Enriquez nous permet de repérer ce sur quoi les individus et groupes étaient leur arrogance : la religion, la science, l'idéologie, l'attribution de compétences et de la qualité d'expert ou encore la façon dont peut être aménagé et mis en scène un espace – par exemple, la salle des audiences dans un procès d'assises (Legendre, 2000) – constituent autant de supports symboliques sur lesquels vient s'asseoir l'arrogance. Plusieurs contributeurs insistent sur la façon dont la science, dans sa conception positiviste et rationaliste, se trouve réquisitionnée et monopolisée pour justifier une attitude arrogante. C'est notamment le cas des managers, dirigeants et économistes déjà cités, qui parlent

« au nom de l'universalité » et de la supposée objectivité de la science, tout en déniant le rôle structurant qu'y jouent les conflits et la critique.

Le mariage entre arrogance et science nous mène sur le terrain de l'éthique. Les individus et groupes arrogants partagent une éthique de l'infinitude, par opposition à l'éthique de la finitude conceptualisée par Eugène Enriquez qui nous invite à reconnaître nos doutes et défaillances ainsi qu'à accepter les blessures narcissiques et la finitude de notre mortalité. Jacy Alves de Seixas propose à ce propos une généalogie de l'arrogance moderne conçue comme « éthique de la démesure, de l'excès » (p. 56) en la rattachant à la figure de l'*hybris* grecque. La modernité glorifie les figures de démesure humaine qui mettent en péril l'ordre et l'équilibre des rapports humains. Jean-Philippe Bouilloud, pour sa part, aborde la question de l'éthique dans son étude de l'attitude arrogante revendicative du dandy, qui assujettit l'éthique à une esthétique. Considérant la vie comme un jeu, le dandy provoque les normes de la vie sociale qu'il parvient d'autant plus à déjouer qu'il les maîtrise à la perfection, tout en attendant d'autrui qu'il reconnaisse toute l'étendue de son art de jouer avec les apparences.

Enfin, l'orientation psychanalytique de plusieurs auteurs permet d'interroger les ressorts et effets psychiques de l'arrogance. Tout d'abord, une passerelle entre la sociologie et la psychanalyse est échafaudée par Danièle Linhart dans l'analyse de l'arrogance managériale moderne, à partir de la thèse selon laquelle s'est substitué au *deal* fordien un *deal* narcissique. Ce *deal* vise à convaincre les salariés qu'ils peuvent « se réaliser » en s'engageant totalement dans leur travail et ses défis d'excellence. De même, la thèse postmoderne de la crise des grands récits revisite l'économie psychique des sujets, dont le narcissisme est exacerbé. Par conséquent, ils s'identifient de moins en moins comme les maillons d'une chaîne intergénérationnelle (vis-à-vis de laquelle ils contractent une dette symbolique) et succombent plutôt au fantasme de l'autoréférence. Olgaria Matos insiste ainsi sur les effets pervers d'une modernité « anti-généalogique » dont la « culture de l'arrogance » repose sur le déni de la finitude et de la vulnérabilité de notre existence (p. 193). Ce sont surtout les contributions de Joël Birman et de Jacqueline Barus-Michel qui investissent le terrain de la psychanalyse. Le premier s'inspire notamment des thèses freudienne et lacanienne pour interpréter l'imposition arrogante du sujet comme la fixation permanente du sujet au registre, imaginaire,

du Moi idéal (plutôt qu'à celui, symbolique, de l'Idéal du moi). Jacqueline Barus-Michel précise que l'arrogance est à la fois défensive et agressive (p. 237). Elle la relie aussi au stade du narcissisme primaire et aux illusions du Moi idéal. Toujours « en représentation », l'arrogant conçoit le monde social comme une scène de théâtre dont il est dans l'idéal l'unique acteur. Ceci dit, Jacqueline Barus-Michel précise que, contrairement aux apparences, « l'arrogant a peur des autres, peur qu'ils le découvrent défectueux ; il projette sur l'autre pour mieux s'en innocenter des désirs honteux et cachés qui l'autorisent à le bafouer... » (p. 241). On retrouve ici une thèse soutenue par Claudine Haroche (qui met en lien arrogance et vulnérabilité psychique), mais aussi par Albert Memmi (auquel se réfère Yves Déloye), qui définit l'arrogance du colonisateur comme une attitude de compensation, ses mises en scène visant à camoufler la haine qu'il a pour lui et le sentiment d'illégitimité que lui inspire en réalité sa position dominante de colonisateur.

Cet ouvrage se situe à contre-courant de la culture de l'arrogance qui tend à s'imposer aujourd'hui. Le désir de changement social que partagent selon nous ses contributeurs (en quête d'une société plus démocratique et égalitaire) ne peut se concevoir sans le désir de changement de soi, auquel peuvent notamment participer la psychanalyse et les sciences sociales, en invitant les individus à reconnaître leurs limites et la nécessité d'aider et d'être aidé par l'autre, de faire une place à l'autre, pour que son existence fasse sens.

Pascal Fugier
Maître de conférences en sciences de l'éducation
Université de Cergy-Pontoise/Laboratoire EMA